

**HISTOIRE DE CAVELIER DE
LA SALLE; EXPLORATION
ET CONQUÊTE DU BASSIN
DU MISSISSIPPI**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649003877

Histoire de Cavalier de La Salle; exploration et conquête du bassin du Mississippi by P. Chesnel

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

P. CHESNEL

**HISTOIRE DE CAVELIER DE
LA SALLE; EXPLORATION
ET CONQUÊTE DU BASSIN
DU MISSISSIPPI**

HISTOIRE
DE
CAVELIER DE LA SALLE

973.18
C42-2

HISTOIRE

DE

CAVELIER DE LA SALLE

I

Robert Cavalier de La Salle. — A Montréal.

Robert Cavalier de La Salle et sa famille. — Chez les Jésuites. — Départ pour le Canada. — L'île de Montréal. — Les Sulpiciens à Montréal. — Rivalité des Sulpiciens et des Jésuites au Canada. Les Iroquois. — Inauguration d'une nouvelle politique au Canada. — Robert Cavalier à Montréal : il y fonde un établissement. — Ses projets et ses préparatifs. — L'intendant Talon favorise les voyages et découvertes. — Une combinaison peu heureuse.

Robert Cavalier de La Salle est né à Rouen, dans la paroisse de St-Herbland, probablement rue de la Grosse-Horloge ; son acte de baptême porte la date du 22 novembre 1643 ; son père y est simplement qualifié « d'honorable homme » ; c'était un riche marchand en gros, qui était en même temps « Maître de la Confrérie de Notre-Dame ». Il s'appelait Cavalier tout court, ainsi que son frère, Henri, également gros négociant de Rouen. Il eut trois fils : l'abbé Jean Cavalier, l'aîné, dont nous aurons souvent à reparler ; Robert, le héros de cette histoire, et Nicolas, qui fut avocat et mourut jeune ; il eut

aussi une fille, qui épousa Nicolas Crevel, conseiller du roi et maître des comptes à Rouen (1). Le nom de La Salle, sous lequel le jeune Robert fut anobli, paraît avoir été celui d'un domaine que la famille possédait aux environs de Rouen.

Robert Cavelier fit ses études au collège des Jésuites de sa ville natale, devenu depuis le Lycée Corneille. Sur le désir exprimé par son père, il entra ensuite, comme novice, dans la compagnie de Jésus, sans doute avec l'arrière-pensée de se faire envoyer en mission dans les pays lointains : il conciliait ainsi l'obéissance filiale avec la passion, innée en lui, des voyages et des aventures. Mais d'un caractère entier, fier et indépendant, il comprit bien vite qu'il n'avait ni la souplesse, ni la docilité nécessaires pour faire un bon Jésuite et, à la mort de son père, il reprit sa liberté, avant d'avoir prononcé ses vœux.

Il fut néanmoins déclaré déchu de ses droits à l'héritage paternel, en vertu de lois alors existantes, établies dans le but d'empêcher que les familles ne fussent troublées, dans la jouissance de leurs biens, par les revendications de collatéraux, qui, après s'être voués à la vie religieuse et avoir fait vœu de pauvreté, rentraient ensuite dans le monde. A titre de pension alimentaire, ses frères et sa sœur s'engagèrent à lui servir une rente, de 300 livres suivant les uns, de 400, d'après les autres. C'était bien peu,

(1) Ce Nicolas Crevel fut le père de Crevel de Moranger, dont il sera question plusieurs fois à la fin de cette histoire.

et d'ailleurs La Salle n'était pas plus fait pour la vie bourgeoise que pour la vie religieuse : son tempérament ardent, son humeur aventureuse, son caractère chevaleresque, non moins que l'ambition et l'amour de la gloire, le poussaient aux grandes entreprises. Il se fit verser par sa famille le capital de sa rente et s'embarqua pour le Canada ou Nouvelle-France.

A 200 kilomètres en amont de Québec, le Saint-Laurent reçoit, par un vaste estuaire, les eaux de son principal tributaire, l'Ottawa, ou plutôt une partie de ses eaux : car une autre partie s'écoule par un bras qui s'en détache, un peu au-dessus du confluent, et qui, après avoir suivi longtemps une voie presque parallèle à celle du Saint-Laurent, dans la direction du nord-est, finit par rejoindre le grand fleuve canadien : c'est le large delta ainsi formé qu'on a appelé l'île de Montréal, du nom d'une montagne qui s'élève au milieu et que Cartier avait baptisée Mont Royal. Champlain, qui fit le tour de cette île, reconnut sa situation avantageuse et y fonda un établissement, en 1611. Elle n'eut longtemps d'autre habitation qu'un comptoir fortifié et d'autres habitants que les employés des diverses compagnies auxquelles les rois de France concédèrent successivement le monopole du commerce dans la Nouvelle-France et même la propriété du sol. En retour, ces compagnies s'engageaient à y faire passer et à y entretenir des missionnaires, pour propager la foi chrétienne, ainsi que des colons, pour défricher les terres. Celle des Cent Associés, fondée par Riche-

lieu lui-même et qui donna d'abord les plus belles espérances, ne réussit pas mieux que les précédentes à peupler le Canada. Craignant d'être dépossédée, elle fit des concessions de terrains à des particuliers, qui se substituaient à elle dans ses privilèges, mais aussi dans ses charges. C'est ainsi que M. de Lauson, qui fut plus tard gouverneur du Canada, obtint la propriété de l'île entière de Montréal.

Impuissant à remplir ses engagements, il la rétrocéda à une Société qui venait de se former, sous le nom de « Société de Montréal », à l'instigation d'un membre influent du clergé français, l'abbé Olier. Deux ans après, en 1642, Olier compléta son œuvre en fondant l'Ordre dit de Saint-Sulpice, pour les jeunes prêtres qui désiraient se consacrer aux missions étrangères. Pour plus de garanties, les « associés de Montréal » firent ratifier la cession par la compagnie des Cent et la firent approuver par le roi : ils devenaient seuls propriétaires et seigneurs de l'île, avec le droit de disposer des terres comme ils l'entendraient, de rendre la justice et de nommer les gouverneurs : pour coloniser l'île, ils y envoyèrent, dès 1642, une « recrue », sous les ordres de Maisonneuve. C'est alors que fut fondée, sur l'emplacement déjà choisi par Champlain, la bourgade de Villemarie, qui est devenue la splendide cité actuelle de Montréal. Ses commencements furent difficiles : elle avait à se défendre contre les attaques d'ennemis implacables et les trahisons d'alliés perfides ; heureusement, elle ne fut pas abandonnée par les Asso-

ciés de Montréal : presque tous aussi riches que picux, donnant leur argent sans compter et sans arrière-pensée de lucre, pour la plus grande gloire de Dieu et la propagation de la foi, ils envoyèrent des outils, du blé, des provisions de toutes sortes et de nouvelles « recrues » ; l'une d'elles, celle de 1653, se composait de 100 hommes, qui furent bientôt rejoints par des jeunes filles de France, destinées à devenir leurs épouses. Pour assurer la sécurité des travailleurs, on construisit dans les champs des maisons fortifiées et des redoutes. Villemarie fut dotée d'une église ; l'hôpital fut restauré et agrandi ; la chétive bourgade d'autrefois prit peu à peu l'aspect d'une jolie petite ville, coquettement assise au pied du mont Royal, sur le bord du Saint-Laurent. En 1657, l'abbé de Queylus et trois autres prêtres de Saint-Sulpice vinrent s'y installer, et, quelques années plus tard, les Associés de Montréal, qui n'avaient pas oublié les véritables intentions de l'abbé Olier, se désistèrent de leurs droits en faveur du séminaire de Saint-Sulpice. La donation, faite le 9 mars 1663, fut ratifiée, le 31 suivant, dans une assemblée générale des Sulpiciens.

Ceux-ci, une fois établis à Montréal, espéraient rayonner de là sur tout le Canada ; mais ils se heurtèrent à l'hostilité des Jésuites, qui travaillaient depuis longtemps à accaparer la colonie, dans l'espoir d'y fonder, comme leurs confrères d'Espagne au Paraguay, une sorte de république théocratique dont ils auraient été les chefs : se servir de la